

La Ritournelle



Un film de

Marc Fitoussi

avec

Isabelle Huppert & Jean-Pierre Darroussin

Michael Nyqvist, Pio Marmai

Avec la participation de Marina Foïs, Audrey Dana & Anaïs Demoustier

Sortie le 11 juin 2014

Durée : 98 min.

Téléchargez des photos : <http://www.frenetic.ch/fr/espace-pro/details//++/id/976>

RELATIONS MEDIA

Eric Bouzigon
Tel. 079 320 63 82
eric@bouzigon.ch

DISTRIBUTION

FRENETIC FILMS AG
Bachstrasse 9 • 8038 Zürich
Tél. 044 488 44 00 • Fax 044 488 44 11
www.frenetic.ch

Synopsis

Brigitte et Xavier sont éleveurs bovins en Normandie. Elle est rêveuse, la tête dans les étoiles. Lui, les pieds ancrés dans la terre, vit surtout pour son métier. Avec le départ des enfants, la routine de leur couple pèse de plus en plus à Brigitte. Un jour, sur un coup de tête, elle prend la clef des champs. Destination : Paris. Xavier réalise alors qu'il est peut-être en train de la perdre. Parviendront-ils à se retrouver ? Et comment se réinventer, après toutes ces années ? La reconquête emprunte parfois des chemins de traverse...



Liste artistique

Brigitte	Isabelle Huppert
Xavier	Jean-Pierre Darroussin
Jesper	Michael Nyqvist
Stan	Pio Marmaï
Régis	Jean-Charles Clichet
Christiane	Marina Foïs
Laurette	Audrey Dana
Marion	Anaïs Demoustier
Grégoire	Clément Métayer
Apu	Lakshan Abenayake

Liste technique

Scénario, dialogues et réalisation	Marc Fitoussi
Produit par	Caroline Bonmarchand
Coproduit par	Isaac Sharry
Direction de production	Frédéric Blum
Image	Agnès Godard - AFC
Son	Olivier le Vacon – AFSI
Décors	François Emmanuelli
Costumes	Marité Coutard
Maquillage	Thi-Loan N’Guyen
Coiffure	Fred Souquet
Montage	Laure Gardette
Montage son	Benjamin Laurent
Mixage	Emmanuel Croset
Musique originale	Tim Gane & Sean O’Hagan

Une production Avenue B

En coproduction avec Vito Films

En coproduction avec SND, France 2 cinéma, Les Films de la Suane

Avec le soutien de la Région Ile-de-France, en partenariat avec le CNC, du fonds d’aide Région Haute-Normandie en partenariat avec le CNC et en association avec le Pôle Image Haute-Normandie, de la PROCIREP et de l’ANGOA

Avec la participation de OCS, France Télévisions, Ciné + et du CNC

En association avec Indéfilms, Indéfilms 2 & Soficinéma 7 Développement

Entretien avec Marc Fitoussi

Comment est né le projet de *La Ritournelle* ?

Après mon dernier film, *Pauline détective*, parenthèse sur le mode de la comédie légère et hommage appuyé à un cinéma qui m'est cher, qui faisait délibérément abstraction de tout fond social, j'éprouvais le besoin de revenir à un registre un peu plus grave. Et c'est à la faveur d'un séjour en Bourgogne chez les parents d'un ami, éleveurs de bovins Charolais, que l'envie m'est venue de filmer le monde rural. En Parisien que je suis, ignorant des réalités paysannes, j'y suis arrivé plein de préjugés, naïvement convaincu que j'allais découvrir une ferme, avec tout le pittoresque qu'on peut y associer. Et je me suis retrouvé face à des gens parfaitement modernes, qui ressemblaient plutôt à des chefs d'entreprise. À la tête d'un élevage d'une centaine de vaches et de taureaux reproducteurs, ils m'ont parlé de leur métier, de leurs contraintes et des concours auxquels ils participaient. En bref, ils géraient leur exploitation agricole comme une véritable PME. Il m'a alors semblé intéressant d'inscrire les personnages d'une histoire, que j'envisageais très quotidiens, dans cette réalité-là. Car je voulais raconter un couple, somme toute ordinaire, confronté aux mêmes aspirations et difficultés, l'usure et la routine, que bien d'autres. Qu'ils soient éleveurs me permettait ainsi de m'éloigner d'un contexte urbain un peu trop familier qu'en outre, j'avais déjà traité, notamment dans mon premier long métrage, *La vie d'artiste*, lequel mettait en scène un couple aux prises avec une certaine lassitude, à travers les figures jouées par Valérie Benguigui et Denis Podalydès.



Pour autant, *La Ritournelle* n'est pas un film qui explore le monde rural sur le mode naturaliste...

Si la ruralité qu'il dépeint ne ressemble pas au monde paysan en déclin, crépusculaire, dont témoigne par exemple Raymond Depardon, il n'empêche que la chronique de l'univers agricole qu'il présente, est documentée. Il n'était pas question pour moi de faire ce film sans tenir compte des gestes, du rythme et de la saisonnalité du métier - la période des vêlages, des concours etc... Je voulais que la chronique sociale qu'il sous-tende, aussi discrète soit-elle, résonne avec justesse, en s'appuyant sur des réalités incontestables. Mais encore une fois, je me suis inspiré de ce que j'ai vu : dans l'exploitation moyenne qui y est montrée, les choses vont plutôt bien. Ses propriétaires ne se débattent pas dans des dettes insurmontables. De la même manière, je tenais aussi à ce que Brigitte et Xavier, les protagonistes, ne soient pas repliés sur des traditions, ni encore scotchés à leur poste de télévision, leur travail terminé - d'ailleurs, ils n'en ont pas-, mais je les voulais curieux et ouverts au monde. Comme d'autres, ce couple qui a été formé dans un lycée agricole, lit et écoute du jazz, etc... C'est un parti pris totalement assumé. Et je sais qu'il peut m'être reproché par ceux qui ne veulent voir dans le monde agricole qu'un monde d'hier, aujourd'hui en crise. Cependant, *La Ritournelle* ne prétend pas, loin de là, au manifeste. C'est d'abord un film intimiste sur les sentiments, le couple et la vie conjugale. Et son environnement social ne devait surtout pas écraser ni brouiller cette histoire et ces émotions-là.

Après *Copacabana*, et son héroïne Babou, incorrigiblement rétive à l'ordre social, vous retrouvez Isabelle Huppert, dans un rôle d'élèveuse bovine, où on ne l'attend pas forcément. Comment ce choix s'est-il imposé ?

Déjà, pour *Copacabana*, certains s'étonnaient qu'Isabelle puisse incarner un personnage traversé par une telle légèreté, aussi fantaisiste, et désinvolte. De fait, a priori, Isabelle Huppert est plutôt associée à un certain parisianisme, et peut-être à un cinéma plus intellectuel ou cérébral. On préfère souvent l'imaginer dans des rôles assez froids, voire monstrueux. Mais en faisant à nouveau appel à elle, j'avais justement une confiance absolue dans sa capacité à se glisser dans la peau de cette agricultrice, sorte de Madame-tout-le-monde, aux antipodes de ses emplois supposés. Et ce qui me plaît surtout, c'est qu'au regard des premières séquences du film, elle donne le sentiment de s'inscrire un peu dans le prolongement de Babou : une femme, Brigitte donc, plutôt fantasque, qui affirme dès le début un grain de folie. Mais assez vite, la plaque d'eczéma qu'elle dévoile, révèle chez elle une gravité plus grande qu'il n'y paraît. Personnage quotidien, Brigitte a un peu renoncé à ses rêves, contrairement à une Babou prête à tout, malgré les reproches de sa fille, pour les vivre jusqu'au bout. C'est une femme ancrée dans le concret, qui cuisine pour son mari et leur ouvrier agricole, sait coudre ou agir lors d'un vêlage. Je tenais à ces gestes, mais Isabelle Huppert raffole, elle aussi, de ces défis-là, et la scène de vêlage, authentique, par exemple, l'a ravie. Enfin, après l'expérience *Copacabana*, qui s'était merveilleusement passée, elle et moi avons très envie de retravailler ensemble, et notre complicité, confirmée avec ce deuxième film, est-me semble-t-il- perceptible à l'écran. Peut-être aussi grâce à cette fidélité, je l'ai trouvée particulièrement généreuse. Et je crois que le film rayonne de la sensualité qu'elle dégage, une part d'Isabelle Huppert qu'on ne montre peut-être pas si souvent.

Vos films mettent souvent en scène des adultes restés de grands enfants. Brigitte s'inscrit-elle encore dans cette famille d'éternels adolescents à laquelle vous semblez attaché ?

Elle a bien sûr aussi en elle cette part d'inachevé. Et finalement, c'est la fête d'anniversaire de jeunes voisins et sa rencontre avec Stan qui lui offrent la possibilité d'exprimer certaines choses qu'elle avait peut-être toujours réprimées jusque-là. C'est pourquoi elle paraît si belle et épanouie, comme en pleine renaissance, au cours de la soirée. D'ailleurs, plongée dans ce milieu qui n'est pas le sien, parmi ces gens d'une toute autre génération, la "dame" qu'elle est, s'intègre naturellement, et sa présence ne paraît pas du tout déplacée. C'est vraiment une issue de secours vers laquelle elle se précipite, une bouffée d'air devenue impérative. Car sa plaque d'eczéma affiche clairement que sa vie actuelle ne lui convient plus, trahissant un mal-être au-delà des apparences. Et si par l'existence confortable qu'elle mène, elle est en mesure de dissimuler socialement cette insatisfaction, j'aimais bien cette idée que cette tâche envahissante ne mentait pas, et s'incrustait, en dépit de la valse des consultations médicales.



Le film la saisit donc à l'aube d'une émancipation tardive ?

Ses enfants ont quitté le giron familial, et cette femme peine à se retrouver pleinement vivante dans son tête-à-tête avec son mari. Brigitte Lecanu, un nom banal – très répandu en Normandie – est certes quelqu'un d'impulsif et d'instinctif, mais contrairement à une Babou, qui brûle la vie sans réserve, elle sait se tenir, et pas seulement au regard de son âge. Je ne crois pas qu'elle ait jamais l'intention de prendre la tangente pour de bon. Chacun, un jour ou l'autre, a été tenté de disparaître, ne serait-ce qu'un week-end, pour jouir d'un coup de folie, avant de retourner au bercail. En ce sens, sa démarche reste assez adulte. C'est un instinct de vie qui la pousse à la fugue, l'envie légitime d'aller voir ailleurs. Et au final, ce n'est pas "Vingt-quatre heures de la vie d'une femme", mais à peine le double pendant lesquelles Brigitte

traverse toutes sortes d'aventures ou mésaventures, et croise mille univers – d'un jeune Parisien poseur à un vendeur indien de rue – mondes qu'elle explore avec l'aisance et la distance que son âge autorise. Le fait aussi que Stan l'ait choisie dans cette fête parmi toutes ces jeunes filles, lui a d'emblée donné des ailes. Et si défaites il y a dans son parcours, le film ne s'y appesantit pas, tant elle s'en sort avec cette autodérision de l'adolescente qui fait le mur.

Plusieurs films récents – c'est d'ailleurs presque devenu une tendance dans le cinéma français – ont mis en scène des femmes qui prenaient la fuite sur un coup de tête ou un coup de sang... Mais *La Ritournelle* n'est-il pas surtout la chronique d'un couple, et une très belle histoire d'amour ?

C'est vrai. À l'origine, après un premier long métrage choral et deux films portraits de femme, je pensais une fois encore écrire une histoire centrée sur un personnage féminin. Mais peu à peu, au cours du tournage puis du montage, je me suis rendu compte qu'il s'agissait effectivement d'un film sur le couple, et même d'une comédie de remariage, genre hollywoodien dont j'étais convaincu de ne pas respecter les codes. Presque à mon insu, l'amour de ce couple étant très fort, il a pris le dessus, en faisant la part belle au personnage masculin. Et plutôt que l'escapade isolée de Brigitte, ce sont en réalité les parcours parallèles d'elle et de son mari pour se retrouver et se reconquérir, qui structurent la dramaturgie. En fait, ce que je cherchais à montrer à travers ce chassé-croisé, c'était d'abord combien à partir d'un schéma a priori traditionnel et assez ronronnant, ce couple se révélait moderne. J'aime cette sagesse, inattendue, de Xavier qui découvre que sa femme a possiblement un amant et qui, au-delà sa tristesse, s'efface pour simplement la laisser vivre son histoire. Justement à cause de l'infidélité, leurs preuves d'amour n'en paraissent que plus belles. Bien que mordant, le film assume sa part romantique de croire en l'amour. Et si le propos consacre d'une certaine manière la vie conjugale, c'est bien en renversant les conventions.

Sous des abords plus conservateurs que Brigitte, Xavier n'incarne-t-il pas à lui seul ce paradoxe, témoignant au fil de l'histoire d'une vraie liberté ?

Monolithique au début, tellement investi dans son travail qu'il en oublie son entourage et sa femme, Xavier pouvait presque apparaître antipathique. Mais le charisme de Jean-Pierre Darroussin, dont l'humilité de jeu m'a impressionné, teinte vite le personnage d'une profonde bonté, et d'une touchante fragilité. Si Brigitte annonce dès le début son état, c'est bien le personnage masculin qui va se dévoiler dans la blessure, en particulier dans la séquence, plutôt en marge, où il va retrouver son fils. Une émotion nécessaire pour rendre crédible l'attachement de Brigitte à son mari, et son retour auprès de lui après son périple, sans hésitations ni cas de conscience, car la solidité de leur lien ne fait aucun doute. Dans le même esprit, je me souviens d'un film de Benoît Jacquot, *Le septième ciel*, dont j'avais aimé le mouvement. Il semblait commencer sur les vicissitudes conjugales de Sandrine Kiberlain pour glisser sur le personnage de son mari, interprété par Vincent Lindon. Et peut-être a-t-il un peu influencé *La Ritournelle*, dans ce côté trompeur. Sous ses airs de ne pas y toucher, le film offre un regard croisé masculin/féminin sur l'amour, le couple et la routine. Et le duo, inédit au cinéma, Huppert-Darroussin – le quel, familier du monde agricole, voue une vraie passion aux vaches – le porte avec une subtile palette de couleurs.

Le film semble procéder par fausses pistes, ce qui lui insuffle un rythme singulier, avec sa façon de toujours bifurquer quand on ne l’y attend pas...

C’était justement pour moi un moyen de noyauter le schéma attendu des films, encore une fois beaucoup vus ces derniers temps, mettant en scène l’escapade d’une femme en quête d’elle-même. Il ne s’agissait surtout pas par exemple de faire de la rencontre avec Stan une réflexion quelconque sur la difficulté de s’aimer dans la différence d’âge. Au contraire, j’aimais l’idée que le spectateur se sente constamment pris au dépourvu. D’où ces changements de cap sans préavis, qui donnent lieu à des situations plutôt cocasses, comme le voyage final en Israël, assez comiquement initié par l’aventure de Brigitte avec Jesper, le parodontiste danois. À la différence de mes précédents longs métrages, *La Ritournelle* s’ingénie avec espièglerie à flirter avec plusieurs genres, et n’en affirme aucun, revendiquant seulement d’être un film émouvant – du moins je l’espère –, quitte à faire durer certains plans, comme celui où Brigitte a les larmes qui lui montent aux yeux, en découvrant la carte postale achetée par son mari...



Comment s’est passé le tournage ?

Il a démarré assez vite. Car le budget à peine bouclé par ma productrice Caroline Bonmarchand – laquelle m’avait aussi accompagné pour *Copacabana* –, j’ai dû aussitôt entrer en préparation, Isabelle étant attendue en Australie quelques semaines plus tard pour répéter *Les bonnes* de Jean Genet, avec Cate Blanchett. Un planning donc plutôt serré. Très joyeux, le tournage s’est déroulé dans un froid extrême – un vrai film d’hiver –, bien que nous ayons fait le choix d’une atmosphère automnale, en harmonie avec la rousseur flamboyante d’Isabelle. À l’origine, je pensais filmer en Bourgogne, patrie comme chacun sait des vaches charolaises. Mais l’aide de la Haute-Normandie l’a finalement déplacé en pays de Caux où j’ai eu la chance de trouver une ferme qui élevait aussi des bêtes charolaises. Avec ces paysages mélancoliques rappelant un peu la Cornouaille, balayés par des bourrasques tout droit sorties des *Hauts de Hurlevent*, le film y a gagné en romantisme. Curieusement, je n’avais pas réalisé à l’écriture que les personnages traversaient autant de décors, d’un concours agricole à la mer Morte, en passant par un musée et un cabaret... C’est un film nomade, dont la légèreté passait aussi à travers ces

mouvements, comme à travers ces petits rôles très expressifs, ceux de Marina Foïs, d'Audrey Dana, et de l'ouvrier agricole, ou même la silhouette marquante de cette serveuse dans un restaurant de bord de mer. *La Ritournelle* est écrit pour les acteurs, avec pour chacun des partitions suggérant des histoires que l'on ne voit pas forcément à l'écran.

Malgré le registre plutôt réaliste dans lequel il s'inscrit, le film témoigne aussi d'une certaine stylisation, que traduisent notamment les costumes...

Quand j'ai appris que nous tournerions en Normandie, je savais que l'image aurait un côté *british*, et j'ai eu envie d'en jouer. D'où, par exemple, la cape d'Isabelle et son tartan qu'elle arbore même dans un supermarché, le code vestimentaire gentleman farmer de Xavier ou encore cette Austin Morris qu'on imaginerait plutôt sur les routes sauvages d'Irlande. Ce petit décalage était aussi une manière de tirer discrètement le film vers la fable moderne, à l'image du parcours des personnages. Une forme d'hommage aussi à ces agriculteurs auxquels on a vite fait de dénier toute élégance. En version citadine, le nœud papillon de Jesper, interprété par Michael Nyqvist, procède du même motif. Avec cet homme providentiel, le film tend clairement vers la comédie romantique hollywoodienne, en particulier quand lui et Brigitte, en manteau cintré et toque en fourrure façon héroïne russe, se retrouvent dans la grande roue sur un ciel parisien un peu factice.

La bande originale aussi imprime au film cette tonalité anglo-saxonne et en particulier anglaise...

J'ai travaillé avec deux musiciens anglais, Tim Gane et Sean O'Hagan, qui ont collaboré à tous mes films précédents, et j'ai aussi puisé dans la pop anglaise et l'électro, bien loin du bocage normand, pour la scène de la fête notamment. Quant à la "chansonnette" que Brigitte aime écouter en boucle, j'ai opté pour un standard américain. À l'origine, j'avais pensé à *Vous mon cœur*, cette chanson interprétée par Gréco et écrite par Sagan. Mais le registre très français, à l'encontre de la retenue du film, ne correspondait pas à ce personnage qui rêve d'évasion. Il fallait une musique qui emmène Brigitte ailleurs. D'où l'idée de se tourner vers la version américaine de *La belle vie* de Sacha Distel, par The Drifters. Une sorte de "ritournelle", pour reprendre le titre du film, vaguement rétro, qui balance entre joie et mélancolie, et traduit aussi la routine. Et lorsque la chanson accompagne Jean-Pierre Darroussin dans son errance parisienne, elle est cette fois interprétée par Julie London, un peu comme si Xavier entendait au fond de lui la voix lointaine de Brigitte.

Vous avez travaillé avec la chef opératrice Agnès Godard, dont on connaît la complicité avec Claire Denis. Comment s'est passé votre collaboration ?

Agnès m'a incité pour ce film à aller à l'essentiel, avec un découpage épuré, en écho au fil tenu de l'histoire qu'il fallait retrouver dans la mise en scène. Parce qu'il est plus contemplatif que mes autres films, elle et moi préférons éviter la profusion de plans gratuits pour rester au plus près des personnages, et privilégier plans séquences et plans fixes. Il s'agissait de filmer à fleur de peau, et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le film s'ouvre en gros plan sur le pelage de ce taureau brossé avec soin pour un concours, avant de s'en écarter pour découvrir Isabelle et son mari. De fait, les mouvements de caméra appuyés, tel que le travelling sur le visage d'Isabelle devant la maison quand Stan insiste pour qu'elle le rejoigne à la fête, sont limités. Une volonté de discrétion, pour rester d'abord et avant tout sur l'émotion des visages.

Sous des airs de *feel good movie*, *La Ritournelle* laisse malgré tout un arrière-goût acidulé...

Sa part d'utopie qu'illustre par exemple la réapparition inattendue et presque saugrenue du vendeur indien Apu dans l'exploitation se mêle de fait par petites touches à des nuances plus graves. Car il y est quand même bien question de l'aliénation du couple. Et lorsque Xavier, fier d'emmener sa femme en voyage en Israël lui déclare : « je sens que ça va nous faire du bien », Brigitte lui répond, songeuse, « j'espère... ». Une allusion discrète à sa toute récente aventure avec Jesper donc. Cette autre lecture possible, plus ambiguë, traverse aussi la toute fin du film, avec ces deux corps réunis, flottant sur la mer Morte. Car cette parfaite harmonie peut aussi être perçue comme une troublante inertie, une mise en suspension qui laisse éventuellement la porte ouverte à un épilogue plus sombre.

Avez-vous alors le sentiment que *La Ritournelle*, d'inspiration plus grave que vos films précédents, marque un tournant dans votre parcours de cinéaste ?

Je suis peu enclin aux bilans, mais je crois cependant que cette fois la comédie s'est estompée pour laisser place à la sincérité du propos. À l'écriture, je voulais très fort que *La Ritournelle* exprime cette tendresse qui peut-être à elle seule résume le film, et me confronter à des scènes sans tension, de légèreté et même de douce euphorie, comme celle où Brigitte embarque sur un bateau-mouche. Et ce n'est finalement pas si simple de filmer un personnage qui assume seul un moment de bien-être, et ces instants de peu de chose qui irriguent la vie, sans tomber dans la mièvrerie. En ce sens, ce film est certainement plus apaisé, plus serein que les précédents et, pour le coup, débarrassé de tout cynisme.



Marc Fitoussi Après un cursus universitaire d'anglais et d'histoire de l'art, Marc Fitoussi intègre le Conservatoire Européen d'Écriture Audiovisuelle et suit une formation de scénariste. Il prolonge ses études cinématographiques à l'Université de Los Angeles où il apprend surtout la mise en scène et la direction d'acteurs. Il tourne plusieurs documentaires et courts métrages de fiction dont *Bonbon au poivre* en 2005 qui lui vaut une nomination aux César. En 2007, il signe son premier long métrage, *La vie d'artiste*, couronné du prix Michel d'Ornano. Son deuxième long, *Copacabana*, présenté à Cannes dans le cadre de la Semaine de la Critique, est sorti en France en 2010 et le troisième, *Pauline Détective*, en 2012. *La*

Ritournelle est son quatrième long métrage.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2014 **LA RITOURNELLE**
- 2012 **PAULINE DÉTECTIVE**
- 2010 **COPACABANA**
Festival de Cannes 2010 – Semaine de la Critique
- 2009 **DES FIGURANTS** (*documentaire*)
- 2007 **LA VIE D'ARTISTE**
Prix Michel d'Ornano 2007
- 2006 **L'ÉDUCATION ANGLAISE** (*documentaire*)
- 2005 **BONBON AU POIVRE** (*moyen métrage*)

Entretien avec Isabelle Huppert



Après *Copacabana*, vous retrouvez Marc Fitoussi. Qu'est-ce qui vous a séduite dans *La Ritournelle* ?

D'abord, nous avons le projet de retravailler ensemble. Marc Fitoussi est quelqu'un dont j'aime profondément l'univers et la distance. Il y a, dans son écriture, quelque chose de très gracieux, avec cet humour qui lui est propre. Il s'intéresse à des personnages plutôt en creux, radiographiant à travers eux une réalité sociale – une thématique récurrente chez lui –, sans pour autant appuyer cette esquisse d'un milieu. Ici, il décrit le monde rural dans une vision très peu stéréotypée, puisque l'histoire met en scène des agriculteurs nantis. Et à la lecture du scénario, j'ai une fois encore apprécié son sens des dialogues, ces situations à la fois cocasses et fines, toujours sur le fil. Marc ne laisse jamais ses personnages sur le bord de la route, et son regard, empreint de drôlerie, de tendresse et d'humanité, sait les rendre aimables. En ce sens, son cinéma, par son intelligence et sa précision, m'évoque vraiment l'âge d'or de la comédie hollywoodienne.



On a le sentiment qu'il éclaire une part de vous que l'on ne voit pas si souvent à l'écran...

On est peut-être habitué à me voir dans des personnages plus anguleux, pris dans des stratégies ou des conflits plus denses. Il s'agit ici d'un cinéma plutôt léger, subtilement stylisé, entre fable et comédie romantique, et les protagonistes en ressortent forcément adoucis, favorisant l'accès à un personnage comme Brigitte, assez simple, même s'il compte aussi sa part d'ombre et d'ambiguïté. Marc Fitoussi a l'art de creuser les situations qui pourraient sembler banales par un travail avec les acteurs qui tient de l'orfèvrerie.

Y-a-t-il une forme de parenté entre Babou, le personnage que vous incarniez dans *Copacabana*, et Brigitte, l'héroïne de *La Ritournelle* ?

Un peu comme Babou, Brigitte rêve aussi d'une vie plus ample et aventureuse, et on peut comprendre son envie d'échapper à la routine. Mais tandis que la fantaisie de la marginale Babou la portait naturellement vers le fantasme d'un ailleurs, le désir d'évasion de Brigitte Lecanu, beaucoup plus installée, peut surprendre davantage. Rien n'annonce chez elle ce

besoin de fiction ou d'autre chose, sinon cette plaque d'eczéma. Et c'est une belle et touchante idée que ce symptôme qui exprime son dérèglement. J'aime cette poésie chez Marc Fitoussi de ne pas prédéterminer les personnages selon leur profil ou leur appartenance sociale. Son cinéma ne peut, à ce titre, être rangé dans aucune catégorie.

Jouer une éleveuse de vaches charolaises vous a-t-il amusé ?

Tout m'amuse. Nous avons tourné en Pays de Caux chez un couple d'agriculteurs, avec une sorte de Brigitte Lecanu locale, très sympathique, et ils nous ont un peu briefés, en particulier pour le vêlage. C'était un moment assez fort, parce qu'au-delà de la technique, il s'agit bien d'une naissance, avec l'émotion que cela génère, et aussi le côté physique de l'exercice. Une première pour moi, comme souvent avec les films et les métiers qu'on est censé y représenter. De fait, le cinéma développe immédiatement ce sixième sens, entre inconscience, hyperconscience et dédoublement de soi, permettant des choses que l'on ne ferait jamais dans la vie. Mais le film ne se passe pas, loin de là, intégralement sur l'exploitation. Et de Paris en Israël, nous avons beaucoup bougé, en écho au désir de Brigitte, dans une sorte de road movie. Jusqu'à ce moment de paix, et de flottement, comme il se doit à la mer Morte.



Comment définiriez-vous le personnage de Brigitte ?

C'est une femme qui s'ennuie, avec un petit côté bovarien, d'autant que le film se passe en Normandie. Mais il ne s'agit pas d'un personnage dramatique. Elle est sans culpabilité. Car dès qu'elle prend la décision de s'accorder ces trois jours à Paris, elle profite pleinement de cette parenthèse, goûtant l'instant présent sans se poser de questions, du plaisir d'écouter une démonstratrice devant les Galeries Lafayette, à la solidarité nouée avec un vendeur indien à la sauvette, en passant par sa rencontre avec ce Danois qu'elle quittera d'ailleurs sans la moindre mélancolie. Assez aérienne, Brigitte traverse toutes ces aventures, bonnes ou mauvaises, avec distance et un humour permanent qui la – et nous – protège des écueils. En témoigne sa relation avec Stan qui tourne au fiasco et me fait beaucoup rire, avec sa tentative de se montrer un peu cool. C'est aussi une petite bergère qui revient au bercail auprès de son mari, magnifiquement joué par Jean-Pierre Darroussin, auquel cette fuite a fait comprendre combien il l'aime. Là encore, je trouve le film d'une grande finesse, car il n'y a ni reproches ni règlement de comptes dans ce couple, juste une forme de lassitude à l'œuvre et le cours de la vie qu'il faut, un jour, un peu bousculer.

Entretien avec Jean-Pierre Darroussin



Connaissez-vous le travail de Marc Fitoussi, quand il vous a proposé de rejoindre le casting de *La Ritournelle* ?

J'avais vu et beaucoup aimé *Copacabana*, son ton juste, et la tendresse sur les personnages. J'y avais senti Isabelle Huppert heureuse, en liberté. C'est le genre de film qui me parle d'une humanité que j'ai envie de côtoyer. Quand il m'a contacté, Marc Fitoussi m'a dit qu'il avait d'abord pensé à Gérard Jugnot, lequel n'était pas disponible, pour jouer Xavier. Mais cela ne me dérangeait pas, car les rôles appartiennent à ceux qui les font.

***La Ritournelle* chronique en partie le monde rural. Cet univers vous était-il familier ?**

J'ai été en partie élevé à la campagne, en terres charolaises dans le Berry, sur la petite commune de Vernais. Mon oncle, qui pratiquait la polyculture, était éleveur-naisseur. Et jusqu'à l'âge de 18 ans, j'ai passé quatre mois par an sur son exploitation. Je n'ai donc pas été dépaycé dans le film, et le vêlage que l'on voit n'était pas le premier auquel j'assistais. Mais à l'époque, je n'étais qu'un gamin commis qui passait les seaux d'eau. Et je suis vraiment content d'avoir pu jouer ce rôle d'agriculteur, et de m'être à nouveau retrouvé dans ces atmosphères bovines pour caresser le museau des vaches, des bêtes avec lesquelles je me sens bien. Étant même, je me souviens que je les poussais de l'épaule dans l'étable pour installer mon trépied et les traire, chose que je sais bien faire.

Xavier Lecanu, votre personnage, se révèle au cours du film. Comment le décririez-vous ? Avec son côté dandy des campagnes, loin des clichés paysans, on sent que c'est un homme qui a été confronté à un certain raffinement, certainement du côté de sa femme. Ces éleveurs ont fait de l'argent, comme d'ailleurs ceux qui restent aujourd'hui et dont l'entreprise a forcément fructifié, quand tant d'autres ont disparu. Diplômé du lycée agricole, il n'a pas fait d'études de rhétorique et ce n'est pas une grande gueule. Mais après tout, la loquacité est rarement un gage de compréhension du monde. C'est surtout un sentimental, quelqu'un qui se lève tous les jours avec la sensation de vivre quelque chose de merveilleux au contact de cette animalité, de cette nature. Donner la vie, produire de la bonne viande... Il est fier. Sa vie l'attendrit et il remercie son sort. Comme il est proche de ses émotions, c'est aussi un amoureux qui a été séduit par cette femme, laquelle lui est apparue décalée et fragile. Protecteur, il a les épaules assez larges pour accepter les différences de ceux qu'il aime, malgré sa relation un peu plus complexe avec son fils.

Vous sentez-vous des affinités avec Xavier ?

Savoir qu'une relation de couple reste fragile, qu'il peut y avoir des frustrations et des non-dits, de la lassitude et que l'amour n'empêche pas le fantasme... J'ai sans doute en commun avec lui cette part de vulnérabilité, avec l'idée aussi de continuer, et de se relever d'un échec, d'une faiblesse ou encore d'une déception. Les épreuves ne sont jamais que des expériences. Et puis, comme Xavier, il m'arrive d'être farouchement de mauvaise foi, pour finalement me sentir heureux et même fier, lorsque j'accepte de reconnaître que je l'ai été.

Il est bouleversant dans la scène où il part à la rencontre de son fils à son école de cirque... Je crois qu'on fait des enfants pour cette différence qui naît de soi, extrêmement émouvante et enseignante pour sa propre vie, aussi décevants puissent-ils un jour devenir. Et c'est assez fort de la part de Marc Fitoussi d'avoir placé cette scène au moment où le personnage se révèle au plus bas et de le confronter à quelqu'un qu'il ne voit pas prendre sa suite. La gamme des enjeux de la projection qui se jouent entre parents et enfants est infinie. Un peu comme quelqu'un de sourd qui entendrait pour la première fois de sa vie, Xavier découvre à cet instant comme une révélation ce que veut dire "être père". C'est justement sa vulnérabilité qui lui ouvre les yeux, et qui lui permet d'entamer sa reconquête de père pour rester, vis-à-vis de la mère, un homme considérable.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?

Celui d'un froid extrême et d'un vent glacial quand nous tournions en Normandie, non loin des falaises d'Étretat. Je pense aux agriculteurs qui nous ont accueillis et prêté leurs bêtes, à la mer Morte où nous avons fait un aller-retour et à Agnès Godard, la chef opératrice, que j'ai dû croiser gamine sur son vélo, dans le Berry, où son père vétérinaire – je l'ai appris au cours du tournage – venait visiter la ferme de mon oncle. Je jouais aussi pour la première fois avec Isabelle Huppert, partenaire formidable et surprenante, tant en plus de sa présence et de sa justesse, il y a chez elle une intelligence supérieure du texte. Nous avons pris du plaisir à travailler ensemble. Et j'aime ce film, que je trouve très attachant.

Entretiens réalisés par Sylvie Dauvillier



La Ritournelle



Sortie le 11 juin